

HJORTH & ROSENFELDT

Le Disciple

roman traduit du suédois
par Lucile Claus



DES MÊMES AUTEURS

SECRETS, Éditions du Rocher, 2012.

CELUI QUI N'ÉTAIT PAS UN MEURTRIER, paru sous le titre *DARK SECRETS* aux Éditions Prisma, 2013 ; Babel noir n° 267.

LE DISCIPLE, Éditions Prisma, 2014 ; Babel noir n° 270.

LE TOMBEAU, Éditions Prisma, 2014.

LA FILLE MUETTE, Actes Sud, 2018 ; Babel noir n° 243.

RECALÉ, Actes Sud, 2019.

JUSTICE DIVINE, Actes Sud, 2021.

La traductrice remercie Max Stadler.

Titre original :

Lärjungan

Éditeur original :

Norstedts, Stockholm

© Michael Hjorth & Hans Rosenfeldt, 2011

Publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© Éditions Prisma, 2014

pour la traduction française

Photographie de couverture : © Alex Stoddard

© ACTES SUD, 2022
pour la présente édition
ISBN 978-2-330-16273-3

HJORTH & ROSENFELDT

LE DISCIPLE

roman traduit du suédois
par Lucile Clauss

 BABEL NOIR

Quand le taxi tourna dans Tolléns Väg peu avant huit heures et demie ce soir-là, Richard Granlund n'aurait jamais cru que cette journée pût finir encore plus mal qu'elle n'avait commencé. Il venait de passer quatre jours dans la région de Munich. En voyage d'affaires. Même en juillet, la plupart des Allemands travaillaient à plein temps. Des usines, des conférences et d'innombrables tasses de café. Des conversations avec les clients, du matin au soir. Il était fatigué, mais content. La branche des bandes de transporteuses et de process n'était sans doute pas la plus sexy, et son travail ne suscitait pas particulièrement l'enthousiasme ni l'intérêt lors des discussions dans les dîners, mais elles se vendaient bien, ces bandes. Vraiment bien.

L'avion aurait dû décoller à neuf heures cinq de Munich pour atterrir à Stockholm à onze heures vingt. Il aurait ensuite fait un saut au bureau pour être chez lui vers treize heures. Un petit-déjeuner tardif puis un après-midi dans le jardin. C'était son planning – jusqu'à ce qu'il apprenne l'annulation de son vol pour Arlanda.

Il s'engagea dans la file d'attente devant le guichet de la Lufthansa, et on l'informa qu'on lui avait réservé une place sur le vol de treize heures cinq. Plus que quatre heures à passer à l'aéroport Franz-Josef Strauss. Pas de quoi sauter de joie. Poussant un soupir résigné, il tira son téléphone portable de sa poche et écrivit un SMS à Katharina pour la prévenir qu'elle allait devoir déjeuner sans lui. Mais il n'abandonnait pas l'espoir de pouvoir passer quelques heures dans le jardin. Quel temps faisait-il ? Ils pourraient peut-être prendre un verre sur la terrasse un peu plus tard ? Il avait à présent largement le temps d'acheter une bouteille.

Katharina répondit immédiatement. Mince, dommage. Il lui manquait, et il faisait un temps magnifique à Stockholm, vivement qu'ils puissent prendre un verre tous les deux. À lui de choisir le vin, bisous.

Richard se rendit dans un des magasins qui tentaient encore d'attirer le chaland avec une pancarte "duty free" bien que la plupart des voyageurs n'y prêtent plus guère attention. Il trouva l'étagère des boissons alcoolisées et en choisit une dont il avait vu une pub à la télé. Mojito Classic.

En allant au kiosque, il jeta encore un œil au tableau des départs. Porte vingt-six. Il estima qu'il lui faudrait environ dix minutes pour s'y rendre.

Une fois ses achats effectués, Richard s'assit avec un café et un sandwich à la table d'un bar et se mit à feuilleter son nouvel exemplaire du *Garden Illustrated*. L'attente lui paraissait interminable. Il prit un moment pour admirer les vitrines des boutiques de l'aéroport, acheta un nouveau journal, cette fois un magazine d'art de

vivre, puis s'installa dans un autre café et but une bouteille d'eau minérale. Encore un tour aux toilettes, et le moment vint enfin de se rendre à la porte d'embarquement. Là, une mauvaise surprise l'attendait. Le vol de treize heures cinq était retardé. L'embarquement était reporté à treize heures quarante. Départ prévu à quatorze heures. Richard ressortit son téléphone, informa Katharina de son nouveau retard et lui fit part de son énervement à propos des voyages en avion et de la Lufthansa en particulier. Il chercha à nouveau une place et s'assit. Il ne reçut pas de réponse à son SMS.

Il l'appela, mais elle ne décrocha pas.

Elle avait peut-être déjà trouvé de la compagnie pour le déjeuner. Il rangea son téléphone dans sa poche et ferma les yeux. Il aurait beau s'énerver à cause de ce retard, cela ne changerait rien.

Peu avant quatorze heures, une jeune femme ouvrit le guichet et exprima des excuses auprès des voyageurs pour ce retard. Après que tout le monde eut pris place dans l'appareil et que le personnel eut commencé la démonstration des mesures de sécurité que de toute manière personne n'écoutait, le commandant de bord prit la parole. Un voyant du tableau de bord clignotait. Il s'agissait sans doute d'un défaut sur la lampe, mais pour éviter tout risque inutile, un technicien avait été dépêché pour procéder à des vérifications. Le pilote s'excusa pour ce nouveau retard et remercia les passagers pour leur compréhension. L'ambiance dans l'habitacle devint tendue. Richard sentit sa patience et sa bonne humeur s'envoler à mesure que sa chemise se faisait moite et collante sous les aisselles. Le pilote se manifesta à nouveau pour

annoncer deux nouvelles. La bonne : le problème était résolu. La mauvaise : ils avaient perdu leur position de décollage, ils devraient donc attendre que neuf appareils aient décollé avant qu'ils ne puissent s'envoler à leur tour pour Stockholm. Il s'en excusa.

Ils atterrirent à dix-sept heures vingt à Arlanda, avec deux heures dix de retard. Ou six, selon l'angle sous lequel on voyait les choses.

Avant d'aller récupérer ses bagages, Richard appela chez lui. Toujours pas de réponse. Il essaya de joindre Katharina sur son portable, mais le répondeur s'enclencha au bout de la cinquième sonnerie. Elle était sûrement dans le jardin et n'entendait pas le téléphone sonner. Richard entra dans le hall où se trouvaient les tapis roulants. L'écran situé au-dessus du tapis numéro trois indiquait huit minutes d'attente pour les bagages du vol 2416.

Cela en prit douze.

Puis quinze de plus, avant que Richard ne se rende compte que sa valise n'y était pas.

Et encore une file d'attente, cette fois devant le guichet du service clients de la Lufthansa, pour déclarer la perte de sa valise. Après avoir laissé son coupon de bagage, son adresse et la description précise de sa valise, Richard traversa le hall d'arrivée et, une fois les portes automatiques franchies, se mit en quête d'un taxi.

La chaleur le frappa d'un seul coup. L'été était bien là. Katharina et lui passeraient une belle soirée. Il sentit remonter en lui l'envie de siroter un cocktail au rhum sur la terrasse.

Il se plaça dans la queue de la station de taxis. Quand ils tournèrent en direction d'Arlandastad, le chauffeur

lui expliqua qu'il y avait un trafic monstre ce soir-là. Et comment ! Il ralentit à moins de cinquante kilomètres heure, et ils vinrent rallonger l'interminable marée de tôle qui inondait la E4 en direction du sud.

Pour toutes ces raisons, Richard Granlund n'aurait jamais cru que cette journée pût se finir encore plus mal qu'elle ne s'était déroulée jusqu'à ce que le taxi s'engage dans Tolléns Väg.

Il régla la course avec sa carte de crédit et traversa le jardin en fleurs pour gagner la maison. Une fois dans le vestibule, il posa son attaché-case et son sac en plastique par terre.

— Salut !

Pas de réponse. Richard retira ses chaussures et alla dans la cuisine. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre pour voir si Katharina était dehors, mais le jardin était désert. Tout comme la cuisine. Pas de petit mot là où elle avait l'habitude d'en laisser quand elle partait. Richard prit son téléphone et le considéra d'un air dubitatif. Pas d'appel manqué ni de SMS. L'air de la maison était moite, chauffé par les rayons du soleil. Katharina n'avait pas baissé les stores. Richard ouvrit grand les portes de la terrasse. Puis il monta les escaliers. Il voulait prendre une douche et se changer. Après ce long voyage, il était en nage de la tête aux pieds. En montant les escaliers, il défit sa cravate et commença à déboutonner sa chemise, mais il s'arrêta devant la porte de la chambre. Elle était ouverte. La première chose qu'il vit, c'était que Katharina était allongée sur le ventre. Puis il constata trois choses :

Elle était allongée sur le ventre.

Elle était ligotée.
Elle était morte.

Le métro brinquebala en freinant. Une mère avec une poussette juste devant Sebastian Bergman se cramponnait à la barre en jetant des regards nerveux autour d'elle. Depuis qu'elle était montée à la station St. Eriksplan, elle paraissait tendue, et même après que son brailard de bébé s'était endormi au bout de quelques stations, elle ne semblait pas trouver son calme. Elle détestait sans doute la promiscuité, le fait d'être enfermée avec tant d'étrangers. Sebastian distinguait fort bien les signes de son malaise. Ses tentatives pour défendre son espace vital en bougeant sans cesse pour éviter le contact. Les gouttes de sueur au-dessus de sa lèvre supérieure. Son regard en alerte, qui errait d'un point à l'autre. Sebastian lui adressa un sourire bienveillant, mais elle détourna la tête en continuant d'observer son environnement, stressée et sur le qui-vive. Sebastian balaya à son tour du regard le wagon surpeuplé qui venait de s'arrêter dans un crissement métallique dans le tunnel juste après la station Hötorget. Après un arrêt de quelques minutes dans l'obscurité, le métro poursuivit sa route en glissant très lentement jusqu'à la gare centrale.

En général, il ne prenait pas le métro, et encore moins à l'heure de pointe ou pendant la saison touristique. C'était bien trop désagréable et chaotique à son goût. Il ne s'habituerait jamais à cette foule, avec ses bruits et ses odeurs. La plupart du temps, il se déplaçait à pied ou en taxi. Pour garder une distance. Pour rester

à l'écart. Il en avait toujours été ainsi. Mais plus rien n'était comme avant.

Rien.

Sebastian s'appuya contre la porte au bout du wagon et jeta un regard par la vitre dans le wagon suivant. C'était par là qu'il l'observait, ses cheveux blonds, son visage penché sur son journal. En la fixant, il se rendit compte qu'il souriait.

Comme d'habitude, elle sortit à la gare centrale T-Centralen pour descendre au pas de course les escaliers menant aux quais de la ligne de métro rouge. Il pouvait la suivre facilement, en laissant entre eux une distance suffisante, se fondant dans la masse de touristes en train de lire leur plan et de travailleurs pressés.

Et il gardait ses distances. Il ne voulait pas la perdre de vue, mais il ne devait en aucun cas être découvert. C'était un exercice d'équilibriste périlleux mais dans lequel il s'améliorait de jour en jour.

Douze minutes plus tard, lorsque le métro de la ligne rouge s'arrêta à la station Gårdet, Sebastian attendit un instant avant de descendre du wagon bleu ciel. La plus grande prudence était de mise. Les quais étaient désormais quasi déserts, car la plupart des passagers étaient descendus à la station précédente. Sebastian avait choisi de monter dans le wagon derrière le sien pour qu'elle lui tourne le dos en descendant. Elle marchait à présent encore plus vite et était déjà arrivée à mi-hauteur des escaliers roulants lorsqu'il l'aperçut à nouveau. Gårdet était également la station de la mère de famille, et Sebastian décida de rester derrière elle. La femme poussait lentement son engin derrière les passants qui se précipitaient

vers l'escalier roulant, sans doute dans l'espoir de ne pas se faire écraser par la cohue. En suivant la mère, il se rendit compte à quel point ils se ressemblaient.

Deux personnes qui s'efforçaient toujours de garder leurs distances.

Une femme.

Morte.

Chez elle.

Normalement, cela n'était pas une raison pour dépêcher immédiatement la brigade criminelle nationale dirigée par Torkel Höglund.

La plupart du temps, il s'agissait d'un simple drame familial, d'un conflit concernant la garde des enfants, d'un crime passionnel ou d'une soirée alcoolisée en compagnie de personnes qui se révèlent finalement peu fréquentables.

Tout policier sait que lorsqu'une femme est retrouvée morte chez elle, le coupable est le plus souvent à chercher dans son entourage proche. Ainsi, ce soir-là, il n'était pas étonnant que Stina Kaupin, en répondant à l'appel d'urgence peu après dix-neuf heures trente, se demandât si elle était en train de parler à un meurtrier.

— Ici le 112, en quoi pouvons-nous vous aider ?

— Ma femme est morte.

L'homme articulait de manière à peine compréhensible. Sa voix était submergée par la tristesse et le choc. Il marquait de longues pauses, si longues que Stina crut

plusieurs fois qu'il avait raccroché, jusqu'à ce qu'elle l'entendît à nouveau tenter de maîtriser sa respiration. Elle eut du mal à lui soutirer une adresse. L'homme au bout du fil ne faisait que répéter que sa femme était morte et qu'il y avait du sang partout. Du sang partout. Est-ce qu'ils pouvaient venir ? Vite ?

Stina se représentait un homme d'âge moyen, les mains ensanglantées, en train de réaliser ce qu'il venait de faire. Il finit par donner une adresse à Tumba. Elle demanda alors à celui dont elle était convaincue qu'il était le meurtrier de rester sur les lieux et de ne toucher à rien dans la maison. Elle allait envoyer une ambulance et une patrouille de police. Elle raccrocha et transmit l'information au commissariat de police de Södertorn, à Huddinge.

Erik Lindman et Fabian Holst venaient d'avaler leur hamburger dans leur voiture de police quand ils reçurent l'ordre de se rendre au 19 Tolléns Väg.

Dix minutes plus tard, ils étaient sur place. Ils descendirent de la voiture et observèrent la maison. Bien qu'aucun des deux policiers ne soit vraiment versé dans le jardinage, ils remarquèrent que les maîtres des lieux devaient avoir investi de nombreuses heures de travail et une somme considérable dans l'entretien des magnifiques aménagements paysagers qui entouraient la maison.

Lorsqu'ils eurent parcouru la moitié du chemin qui traversait le jardin en direction de la maison, la porte d'entrée s'ouvrit. Dans un réflexe, ils mirent tous deux la main à leur hanche droite, prêts à dégainer. L'homme sur le seuil portait une chemise à moitié déboutonnée et fixait les policiers d'un air hagard.

— L'ambulance ne sera pas nécessaire.

Les deux policiers échangèrent un bref regard. L'homme qui leur faisait face était visiblement en état de choc. Et les personnes en état de choc ont des réactions qui échappent à toute règle. Imprévisibles. Illogiques. L'homme paraissait certes dévasté et apathique, mais ils ne voulaient prendre aucun risque. Lindman continua d'avancer. Holst ralentit la cadence et garda une main sur son holster.

— Richard Granlund ? demanda Lindman en parcourant les derniers pas vers celui qui fixait un point quelque part au-dessus de ses épaules.

— L'ambulance ne sera pas nécessaire, répéta l'homme d'une voix blanche. La femme au téléphone m'a dit qu'elle allait envoyer une ambulance. Ce n'est pas nécessaire. J'ai oublié de le lui dire...

Lindman arriva devant l'homme. Il lui toucha légèrement le bras. À ce contact, l'homme sursauta et se tourna vers lui avec un regard plein d'étonnement, comme s'il venait de l'apercevoir.

Pas de sang sur les mains ni sur ses vêtements, observa Lindman.

— Richard Granlund ?

L'homme fit un signe de tête affirmatif.

— Je suis rentré à la maison, et je l'ai trouvée comme ça...

— Rentré d'où ?

— Pardon ?

— Vous êtes rentré d'où ? D'où venez-vous ?

Ce n'était peut-être pas le moment idéal pour interroger un homme manifestement sous le choc. Mais il

pouvait parfois se révéler utile de comparer les premières déclarations avec celles recueillies lors des futurs interrogatoires.

— En Allemagne. Pour affaires. Mon avion a eu du retard... enfin, le premier a été annulé, et le suivant a eu du retard, et puis j'ai eu encore plus de retard parce que ma valise...

L'homme se tut. Quelque chose semblait lui avoir traversé l'esprit. Il dévisagea Lindman avec une soudaine clairvoyance.

— Vous croyez que j'aurais pu la sauver ? Vous croyez qu'elle serait toujours vivante si j'étais arrivé à l'heure ?

Ce raisonnement à base de “que se serait-il passé si” était une réaction naturelle en cas de décès. Lindman l'avait souvent observé. Et il avait également constaté maintes fois que des personnes étaient mortes parce qu'elles s'étaient trouvées au mauvais endroit au mauvais moment. Elles traversent une rue juste au moment où un chauffard ivre arrive à toute allure. Elles dorment dans la caravane le jour où la bombonne de gaz se met à fuir. Des circuits électriques en mauvais état, des hommes sous l'emprise de l'alcool, des voitures à contresens. Des hasards, de malencontreux hasards. On oublie ses clés, et ces quelques secondes passées à les chercher suffisent à nous pousser à traverser la voie pour ne pas rater le train. Et un simple retard d'avion permet à un meurtrier d'assassiner une femme seule à la maison. Les fameuses hypothèses du “que se serait-il passé si...”.

Tout à fait normal, quand quelqu'un meurt.
Impossible d'y répondre.

— Où est votre femme, monsieur Granlund ? préféra demander Lindman d'une voix calme.

L'homme devant la porte parut réfléchir. Il était obligé de se détacher de ses ruminations sur son voyage et du sentiment de culpabilité qui l'avait soudain envahi pour revenir à la terrible réalité.

Pour affronter ce qu'il n'avait pas pu empêcher.

Il reprit enfin ses esprits.

— Là-haut.

Richard désigna l'étage avant de fondre en larmes.

Lindman intima à son collègue l'ordre de monter tandis qu'il suivait à l'intérieur de la maison l'homme qui sanglotait. Bien sûr, on ne pouvait jamais être sûr, mais Lindman avait le sentiment que l'homme qu'il était en train d'accompagner à la cuisine n'était pas un meurtrier.

Au pied de l'escalier, Holst dégaina son arme de service et la maintint pointée vers le bas. Si l'homme brisé dont s'occupait son collègue n'était pas le meurtrier, il y avait toujours un risque que le – (ou la) bien que ce soit moins vraisemblable – vrai(e) coupable se cache encore dans la maison.

L'escalier conduisait dans une petite pièce. Des Velux, un canapé et un lecteur Blu-ray. Des étagères pleines de livres et de DVD. Cette pièce donnait sur quatre portes, dont deux étaient ouvertes. Du haut de la dernière marche, Holst aperçut la jambe de la victime dans la chambre à coucher. Cela signifiait qu'ils devaient immédiatement alerter la brigade criminelle nationale, pensa-t-il avant de gagner la seconde porte ouverte qui donnait sur un bureau. Vide. Derrière les portes fermées se trouvaient des toilettes et un dressing. Vides tous les deux.

Holst rangea son arme et s'approcha de la chambre à coucher. Il y a environ une semaine, ils avaient reçu l'ordre de la brigade criminelle nationale de l'informer de tout crime remplissant trois critères bien précis.

La victime se trouvait dans sa chambre à coucher.

Ligotée.

Et égorgée.

La sonnerie du portable de Torkel couvrit la dernière strophe de “joyeux anniversaire”. Il décrocha et se réfugia dans la cuisine pendant que les applaudissements résonnaient dans son dos.

C’était l’anniversaire de Vilma.

Elle fêtait ses treize ans. Une ado.

En fait, son anniversaire avait déjà eu lieu le vendredi précédent, mais elle l’avait passé à dîner avec ses amies, puis elles étaient allées au cinéma. Les vieux et autres membres ennuyeux de la famille comme son père devaient venir en semaine. Yvonne et Torkel étaient convenus de lui acheter un téléphone portable. Un objet flambant neuf, rien qu’à elle. Jusque-là, Vilma avait toujours récupéré l’ancien portable de sa grande sœur, ou les appareils du boulot de son père ou de sa mère. Maintenant, elle en avait reçu un neuf. Équipé d’Android, sur les conseils de Billy, que Torkel avait consulté sur le choix de la marque et du modèle. Yvonne avait raconté que Vilma ne quittait pas son appareil depuis vendredi, jusqu’à dormir avec.

Ce soir-là, la table de la cuisine avait été transformée en présentoir à cadeaux. La grande sœur de Vilma lui

avait offert du mascara, du fard à paupières, du gloss et du fond de teint. Vilma avait déjà reçu son portable vendredi, mais elle l'avait mis avec les autres présents pour que tous puissent les admirer. Torkel prit le mascara qui promettait de décupler le volume des cils, tout en écoutant les informations qu'on lui communiquait au téléphone.

Un meurtre. À Tumba. Une femme ligotée et égoragée dans une chambre à coucher.

Torkel trouvait Vilma bien trop jeune pour se maquiller, mais il avait entendu dire qu'elle était la seule fille de sa classe de cinquième à ne pas le faire et qu'en quatrième, il n'était même pas imaginable de venir à l'école non maquillée. Les temps changeaient, et il savait qu'il pouvait s'estimer heureux de ne pas avoir eu à mener cette discussion plus tôt, quand Vilma était au CM2. D'autres parents de l'école de Vilma y avaient eu droit, et n'avaient manifestement pas réussi à s'imposer.

Torkel mit fin à la conversation, reposa le mascara sur la table et regagna le salon.

Tout portait à croire qu'il s'agissait de la troisième victime.

Il appela Vilma, qui était en train de discuter avec ses grands-parents. Cela ne paraissait pas particulièrement l'embêter d'avoir à interrompre la conversation avec ses aïeux. Elle rejoignit Torkel les yeux écarquillés, comme s'il venait de lui préparer une surprise dans la cuisine.

— Je dois y aller, ma chérie.

— C'est à cause de Kristoffer ?

Il mit quelques secondes à comprendre sa question. Kristoffer était le nouvel homme dans la vie d'Yvonne.

Torkel savait qu'ils se voyaient depuis plusieurs mois, mais ce soir-là, il l'avait rencontré pour la première fois. Un professeur de lycée. Divorcé. Des enfants. Il avait l'air sympathique. Il ne serait jamais venu à l'esprit de Torkel que leur rencontre ait pu paraître tendue, désagréable ou problématique. Du coup, il ne savait pas quoi lui répondre. Vilma interpréta cette hésitation comme la confirmation de ses doutes.

— J'avais dit à maman de ne pas l'inviter, déclara-t-elle en faisant la moue.

À ce moment précis, Torkel éprouva une grande tendresse pour sa fille. Elle voulait le protéger. Treize ans à peine, et elle voulait le protéger contre un chagrin d'amour. Dans son monde, cette situation pouvait paraître particulièrement désagréable. Elle-même ne souhaitait sûrement à aucun prix croiser son ex avec sa nouvelle copine. Si elle avait déjà eu un petit ami, ce dont Torkel n'était pas sûr. Il lui caressa la joue.

— Non, je dois partir au travail. Ça n'a rien à voir avec Kristoffer.

— Tu en es sûr ?

— Tout à fait sûr. Je devrais partir, même si on était seuls tous les deux. Tu sais comment c'est.

Vilma hocha la tête. Elle avait vécu assez longtemps avec lui pour savoir qu'il ne s'en allait qu'en cas d'urgence.

— Est-ce que quelqu'un est mort ?

— Oui.

Torkel ne souhaitait pas en dire plus. Il avait décidé il y avait longtemps de ne pas faire son intéressant devant ses enfants en racontant des détails palpitants ou

grotesques sur son travail. Vilma le savait. Elle ne posa donc aucune question, et hocha seulement la tête. Torkel la fixa d'un air grave.

— Je trouve que c'est bien que maman ait rencontré quelqu'un.

— Pourquoi ? s'enquit-elle.

— Et pourquoi pas ? Ce n'est pas parce qu'elle n'est plus avec moi qu'elle doit rester toute seule.

— Et toi, tu as rencontré quelqu'un ?

Torkel réfléchit. Avait-il rencontré quelqu'un ? Il avait eu une longue liaison avec Ursula, sa collègue. Comme elle était mariée, ils n'avaient jamais défini la nature de leur relation. Ils passaient la nuit ensemble lors de leurs missions à l'extérieur. Jamais à Stockholm. Pas de dîners aux chandelles ni de discussions sur des sujets intimes ou des problèmes personnels. Du sexe et des échanges professionnels, un point c'est tout. À présent, même ça, c'était fini. Quelques mois auparavant, il avait fait appel à son ex-collègue Sebastian Bergman pour une enquête et depuis, leur relation était devenue purement professionnelle. Cela le dérangeait plus qu'il ne voulait l'admettre. Moins le fait que leur relation, enfin, peu importe comment on qualifiait cela, soit entièrement dépendante des conditions imposées par Ursula. Il s'y était fait. Mais elle lui manquait. Pire, elle semblait renouer avec Micke, son mari. Ils étaient même partis en week-end à Paris, il y avait quelques semaines.

Alors, était-il avec quelqu'un ?

Il semblait bien que non, mais la complexité de sa relation avec Ursula n'était guère un sujet sur lequel il souhaitait s'épancher auprès de sa fille adolescente.

— Non, répondit-il, je n'ai rencontré personne. Mais je dois vraiment partir maintenant.

Il la serra dans ses bras. Fort.

— Joyeux anniversaire, murmura-t-il. Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, répondit-elle, tout comme mon téléphone. Elle posa ses lèvres brillantes de gloss sur sa joue.

Lorsqu'il fut au volant de sa voiture en route vers Tumba, Torkel avait toujours le sourire aux lèvres.

Il appela Ursula. Elle était déjà en route.

Au volant de sa voiture, Torkel se prit à espérer que, cette fois, ce crime ne serait pas lié aux autres meurtres de femmes. Mais ce n'était pas le cas, il dut se rendre à l'évidence dès le premier regard jeté dans la chambre.

Les bas Nylon. La chemise de nuit. La position du corps.

C'était la troisième victime.

“Jusqu'aux oreilles” ne suffisait même pas à décrire la plaie béante qui marquait son cou. On aurait plutôt dit qu'elle avait la gorge tranchée tout autour des cervicales. Comme quand on ouvrait une boîte de conserve en laissant le couvercle attaché par un tout petit bout pour pouvoir le relever. Il fallait une force exceptionnelle pour pouvoir infliger de telles blessures à quelqu'un. Le sang maculait toute la pièce, du sol au plafond.

Ursula était déjà en train de prendre des photos. Elle se déplaçait dans la pièce sur la pointe des pieds, en faisait bien attention à ne pas marcher dans les flaques de sang. Elle faisait toujours son possible pour être la première

sur les lieux. Elle le salua d'un signe de tête avant de se replonger dans son travail. Torkel lui posa la question dont il connaissait déjà la réponse.

— C'est le même tueur ?

— Sans aucun doute.

— J'ai appelé à Lövhaga en chemin. Il y est toujours. Mais ça, on le savait, non ?

Torkel opina de la tête. *Je n'aime pas cette affaire*, pensa-t-il en observant le corps de la femme depuis l'encadrement de la porte. Il s'était tenu sur plusieurs autres seuils de portes d'autres chambres à coucher, où s'étaient trouvées d'autres femmes en chemise de nuit, pieds et poings liés avec des bas Nylon avant d'être violées et quasi décapitées. Ils avaient trouvé la première en 1995. Trois autres avaient suivi avant qu'ils n'arrêtent le meurtrier au début de l'été 1996.

Hinde avait été condamné à perpétuité, et était emprisonné au centre pénitentiaire de Lövhaga.

Il n'avait même pas fait appel.

Et il purgeait toujours sa peine.

Les nouvelles victimes étaient pourtant pratiquement identiques aux siennes. Les pieds et les mains liés de la même façon. Des blessures au cou d'une extrême violence. Même la rayure bleue sur les chemises de nuit était la même. Ce qui signifiait que la personne recherchée était non seulement un tueur en série, mais aussi un imitateur. Quelqu'un qui, pour une raison mystérieuse, reproduisait des meurtres commis une quinzaine d'années auparavant. Torkel jeta un œil à son bloc-notes, puis se retourna vers Ursula. Elle faisait déjà partie de l'équipe d'investigation lors des premiers meurtres dans

les années 1990. Ainsi que Sebastian et Trolle Hermansson, parti en préretraite peu après.

— Son mari a dit qu'elle avait répondu à un de ses SMS ce matin vers neuf heures, mais qu'elle ne répondait plus à treize heures, dit-il.

— Ça peut coller, elle est morte depuis plus de cinq heures mais moins de quinze.

Torkel hocha la tête. Ursula avait sûrement raison. S'il avait posé des questions, elle se serait lancée dans des explications sur la rigidité cadavérique qui n'avait pas encore atteint sa jambe, sur le manque d'autolyse, la présence de taches noires sclérotiques et autre jargon de pathologie qu'il n'avait jamais pris la peine d'apprendre malgré sa longue carrière dans la police. Quand on lui posait des questions, il s'efforçait de répondre en suédois normal.

Ursula passa sa main sur son front en sueur. À l'étage, il faisait nettement plus chaud qu'au rez-de-chaussée. Le soleil de juillet avait tapé toute la journée sur la maison. Les mouches volaient dans la pièce, attirées par le sang et par le processus de décomposition encore invisible à l'œil humain, mais définitivement amorcé.

— La chemise de nuit ? demanda Torkel en promenant une dernière fois son regard sur le lit.

— Qu'est-ce qu'il y a avec la chemise de nuit ?

Ursula inclina son appareil et considéra le morceau d'étoffe en coton démodé.

— Elle est rabaissée.

— C'est peut-être son mari qui l'a fait. Pour préserver son intimité.

— D'accord. Je vais lui demander s'il a touché à quelque chose.

Torkel quitta l'encadrement de la porte. Il devait retourner auprès de l'homme inconsolable assis dans la cuisine. Cette affaire ne lui plaisait définitivement pas.

L'homme avait dormi plusieurs heures. Une fois rentré chez lui, il s'était immédiatement écroulé sur son lit. Comme toujours. Les rituels. L'adrénaline remontait dans ses veines. Il ne savait pas exactement ce qui se passait dans son corps, mais après l'avoir fait, il avait toujours l'impression d'avoir épuisé ses réserves d'énergie pour une semaine entière. Le réveil avait sonné, et il s'était réveillé. Il était temps de repasser à l'action. Il s'extirpa du lit. Il lui restait encore beaucoup de choses à faire, et tout devait être accompli correctement, dans les moindres détails. Au bon moment. Dans le bon ordre.

Les rituels.

Sans eux, tout ne serait que chaos. Chaos et angoisse. Les rituels permettaient de reprendre le contrôle. De donner au mal un visage plus supportable. De rendre la douleur moins intolérable. Les rituels éloignaient les ténèbres.

L'homme connecta l'appareil Nikon à l'ordinateur et téléchargea en deux temps trois mouvements les trente-six clichés sur son ordinateur.

Les premiers montraient la femme en train de pleurer, les bras croisés sur la poitrine en attendant qu'il lui donne la chemise de nuit pour qu'elle la mette. Un filet

de sang s'écoulait de sa narine, jusqu'à sa lèvre inférieure. Deux gouttes avaient perlé sur sa poitrine, y laissant des marques rouges. D'abord, elle avait refusé de se déshabiller. Elle avait cru que ses habits pourraient la protéger. La sauver.

Sur le trente-sixième et dernier cliché, elle fixait l'objectif d'un regard vide. Il s'était mis à genoux au pied du lit et s'était penché sur elle, si près qu'il avait pu sentir la chaleur du sang qui s'écoulait lentement de la plaie béante qui traversait son cou. Une grande partie du sang avait désormais quitté son corps, plus ou moins absorbé par la couette et le matelas.

Il contrôla rapidement les photos intermédiaires. Chemise de nuit. Bas nylon. Les nœuds. Le slip retiré. Avant l'acte. Après l'acte. Le couteau et son œuvre.

La peur.

La prise de conscience.

Le résultat.

Tout était parfait. Il allait pouvoir utiliser la totalité des trente-six clichés. Exactement ce qu'il fallait. Malgré la capacité infinie de son appareil photo numérique, il voulait respecter les conditions d'un film argentique. Trente-six poses. Ni plus ni moins.

Le rituel.

Quand Torkel redescendit l'escalier, Billy était agenouillé devant la porte d'entrée de la maison et examinait la serrure. Il se tourna vers son chef.

— À première vue, il n'y a aucune trace d'effraction. Elle a probablement laissé entrer le tueur de son plein gré.

— La porte de la terrasse était grande ouverte quand nous sommes arrivés, dit Torkel.

Billy hocha la tête d'un signe approbateur.

— L'homme l'a ouverte en rentrant chez lui, expliqua-t-il.

— En est-il bien sûr ? Il était quand même un peu chamboulé par le choc.

— En tout cas, il avait l'air sûr de lui. Je vais lui redemander. Où est Vanja ?

— Dehors. Elle vient d'arriver.

— Il y a un ordinateur en haut, dit Torkel en désignant l'escalier. Emporte-le, et regarde si tu peux y trouver quelque chose. Dans l'idéal, quelque chose qui pourrait être en lien avec les autres femmes.

— C'est donc la troisième ?

— C'est bien possible.

— Est-ce qu'on va avoir besoin de quelqu'un dans l'équipe ou... ?

Billy laissa sa question en suspens. Torkel avait parfaitement compris où il voulait en venir : allait-on faire appel à Sebastian Bergman ? Cette idée lui avait en effet traversé l'esprit, mais il l'avait immédiatement écartée. Cette solution comportait définitivement plus d'inconvénients que d'avantages.

Jusqu'à ce soir.

Avec cette troisième victime.

— On verra.

— Je veux dire, étant donné qu'il imite...

— On verra, j'ai dit.

Le ton de Torkel exprimait clairement qu'il ne souhaitait pas que Billy insiste sur ce sujet. Il hocha la tête et se leva. Billy pouvait comprendre la frustration de Torkel. Ils n'avaient aucune piste, bien qu'ils aient récolté une foule d'indices allant des traces de pas aux empreintes digitales, en passant par des échantillons de sperme et des cheveux. Et pourtant, l'enquête n'avait pas avancé d'un pouce depuis maintenant vingt-neuf jours, date à laquelle ils avaient retrouvé la première victime, ligotée et assassinée de la même manière. Le fait que le criminel sème des indices aussi nonchalamment indiquait clairement qu'il savait qu'il n'était pas fiché. Il était bien trop méticuleux pour les avoir laissés par inadvertance. On pouvait donc en déduire qu'il n'avait jamais été condamné, ou alors qu'il l'avait été pour des faits sans gravité. Mais il semblait avoir le goût du risque. Ou être contraint d'agir de la sorte. Dans les deux cas, c'était plutôt alarmant, car cela signifiait qu'il allait probablement frapper de nouveau.

— Retourne au commissariat, et emmène Vanja avec toi. Essayez de tout repasser en revue.

S'ils parvenaient à établir un lien entre les victimes, ils auraient déjà fait la moitié du chemin. Ils en sauraient plus sur le tueur et auraient une idée de la direction dans laquelle chercher. Le pire, c'était quand les criminels choisissaient leur victime au hasard : ils suivaient une femme en ville, l'espionnaient, planifiaient leur crime, puis attendaient le bon moment pour passer à l'acte. Si tel était le cas, ils allaient devoir attendre qu'il commette une erreur susceptible de les mettre sur la voie. Et jusque-là, l'homme n'en avait commis aucune.

Billy monta les escaliers quatre à quatre, jeta un bref regard dans la chambre à coucher où s'affairait toujours Ursula, puis gagna le bureau. C'était une pièce exiguë d'environ six mètres carrés. Dans un coin se trouvaient un bureau et un fauteuil à roulettes sous lequel était placée une plaque en plexiglas destinée à protéger le parquet. Juste à côté, il y avait un espace de rangement sur lequel trônaient une imprimante, un modem, un routeur, des papiers, des dossiers et du matériel de bureau. Au-dessus du bureau, un cadre rectangulaire exposait huit photos. L'une d'entre elles représentait la victime – Katharina avec "th", si sa mémoire était bonne – posant devant un pommier, en robe d'été blanche et chapeau de paille, souriant droit vers l'objectif. On aurait dit une campagne de publicité pour des vacances en Suède. Sans doute prise dans l'Österlen. Il y avait également un cliché de son mari – Richard – à l'arrière d'un voilier. Bronzé et l'air concentré, portant des lunettes de soleil. Sur toutes les autres photos, on les voyait ensemble, enlacés et souriants. Ce

devaient être de grands voyageurs. Une prise de vue les montrait sur une plage de sable blanc sous les cocotiers, d'autres à Kuala Lumpur ou à New York. Ils n'avaient visiblement pas d'enfants.

Cette fois, au moins, personne n'avait perdu sa maman.

Billy s'arrêta un instant pour observer les photos, et plus particulièrement le sourire aimant du couple. Ils s'étreignaient sur pratiquement tous les clichés. Peut-être posaient-ils toujours ainsi. Peut-être que ce n'était qu'une mascarade, pour donner à leur entourage l'illusion d'un bonheur parfait. Pourtant, quand on les voyait ainsi tendrement enlacés, on ne pouvait qu'en déduire qu'ils se vouaient un amour sincère. Billy peinait à se détacher des images. Cela avait sans doute quelque chose à voir avec le bonheur qu'elles irradiaient, qui le touchait au plus profond de lui-même. Ils avaient l'air si heureux. Si amoureux. Si vivants. En temps normal, Billy savait très bien gérer ses émotions dans ce genre de situation, prendre du recul par rapport aux victimes. Il éprouvait certes toujours beaucoup de compassion pour leurs proches, mais le deuil ne le transperçait jamais avec une telle intensité. Il venait de rencontrer une femme dont le regard et le sourire lui rappelaient celle qu'il voyait sur les photos. La tragédie prenait donc un tour réaliste et palpable. Il pensa à My. Ce matin, elle avait remonté la couverture sur ses oreilles et s'était blottie tout contre lui, encore ensommeillée. Elle avait essayé de le retenir, encore un peu, et encore un peu, et encore un peu jusqu'à ce que la matinée soit passée. L'image du sourire de My allait très bien avec les clichés épinglés au mur, mais en aucun cas avec la femme grotesquement désarticulée,

ligotée et violée gisant dans la pièce voisine. Et pourtant, c'était la même femme. Pendant une seconde, ce fut My qu'il vit allongée dans une mare de sang. Il détourna le regard et ferma les yeux. Jamais il n'avait ressenti une telle frayeur. Jamais.

Et il ne devait jamais la laisser le regagner ainsi. Il le savait. Il ne devait jamais laisser la violence et la peur le gagner. Cela détruirait son amour, le remplaçant par l'angoisse et l'incertitude. Il réalisa tout à coup à quel point il était important de séparer sphère professionnelle et sphère privée, car sans cette distance, il risquait de tout perdre. Il aurait beau prendre My dans ses bras et la serrer aussi fort qu'il le voudrait, jamais il ne pourrait partager ce sentiment avec elle. Il était trop sombre et destructeur pour le laisser s'insinuer dans leur relation. Quand il rentrerait, il l'enlacerait longtemps. Très longtemps. Elle lui en demanderait la raison. Et il serait obligé de mentir. Hélas. Mais il ne voulait pas lui faire subir le poids de la vérité. Billy tourna les talons, prit l'ordinateur posé sur la table, et descendit pour aller chercher Vanja.

L'homme commanda à son ordinateur d'imprimer les photos, à la suite de quoi l'imprimante répondit par un chuintement nerveux. Tandis que l'appareil imprimait les clichés au format 10×15 centimètres sur un papier brillant de qualité supérieure, l'homme créa un nouveau dossier et y copia les photos, puis il entra un mot de passe pour se connecter en tant qu'administrateur à un site Internet où il téléchargea le dossier. Le site portait le nom complètement insignifiant de "fyghor.se". En fait, il ne s'agissait que de lettres assemblées au hasard, dont l'objectif principal était de ne pas se retrouver dans les premières pages de résultats d'un moteur de recherche. Si d'aventure quelqu'un venait à visiter ce site alors qu'il n'avait rien à y faire, il n'y trouverait que des blocs de texte présentés dans un design misérable et à peine lisibles sur un fond multicolore éblouissant. Les textes, dont les caractères et l'arrière-plan ne cessaient de changer de couleur, étaient des extraits de livres, d'études nationales, d'essais et d'autres sites Internet qui n'avaient ni queue ni tête, sans aucun paragraphe ni ponctuation, seulement interrompus de manière aléatoire par l'apparition d'une image. En voyant ce site, on se disait que

son créateur n'avait pas su choisir entre toutes les options graphiques proposées par l'ordinateur, et les avait donc toutes essayées en une seule fois. Sur les soixante-treize personnes qui s'étaient hasardées sur ce site pour une raison inconnue, la plus patiente d'entre elles avait tenu seulement une minute et vingt-six secondes. Et c'était exactement le but recherché. Personne n'avait cliqué sur la quinzième page, ni découvert le petit point rouge qui se trouvait au milieu d'un passage sur un monument de la ville de Katrineholm. Quand on cliquait dessus, une nouvelle page s'affichait, demandant un nom d'utilisateur et un mot de passe. Celle-ci donnait ensuite accès au dossier de photos que l'homme venait de télécharger. Il portait le nom anodin de "3".

Entre-temps, l'imprimante avait fini son travail. L'homme prit la liasse de clichés, les feuilleta et les compta. Il attrapa ensuite un gros trombone pour rassembler les photos. Puis il alla à l'autre bout de la pièce où se trouvait un tableau en isorel au coin duquel était planté un clou, auquel il accrocha le trombone. Juste au-dessus du clou, le chiffre trois avait été dessiné au feutre noir. Il jeta un bref regard aux jeux de photos suspendus aux clous numéros un et deux. Des femmes. Dans leur chambre à coucher. À moitié nues. En pleurs. Terrorisées. Le trombone de gauche ne renfermait que trente-quatre photos. Il en avait raté deux. Avant l'acte. Dans la précipitation, il n'avait pas respecté le rituel. Il se maudissait pour cela, et s'était juré que cela ne se reproduirait plus. La deuxième liasse de photos était quant à elle complète. Il reprit son appareil et photographia le panneau en isorel et ses macabres décorations. La première phase était

accomplie. Il posa l'appareil sur le bureau, s'empara du sac de sport noir posé par terre à côté de la porte et se rendit à la cuisine.

Dans la cuisine, l'homme posa le sac au sol, ouvrit la fermeture Éclair et en sortit l'emballage en carton et en cellophane des bas Nylon qu'il avait utilisés. Philippe Matignon Noblesse 50 Camello beige.

Comme d'habitude.

Comme toujours.

Il ouvrit ensuite le placard sous l'évier et y jeta l'emballage, puis il le referma. Il rouvrit ensuite le sac, en sortit le sachet plastique contenant le couteau, en retira ce dernier qu'il mit dans l'évier, puis il rouvrit le meuble sous l'évier pour y jeter le sac. Il referma la porte du placard, ouvrit le robinet et laissa couler l'eau tiède sur la large lame. Le sang sur le métal se dilua et s'écoula en un petit tourbillon dans l'évier. Il prit ensuite le produit vaisselle et une petite brosse pour éliminer les derniers restes de sang restés collés à la lame. Il ouvrit le troisième tiroir du haut, à gauche de la cuisinière, et en sortit un rouleau de sachets de congélation de trois litres. Il tira pour détacher un sac, remit le rouleau en place, referma le tiroir et plaça le sachet ainsi que le couteau dans son sac. Sur ce, il quitta la cuisine.

Billy arpenta la maison à la recherche de Vanja et finit par la trouver dans le jardin, le dos tourné aux portes vitrées de la terrasse. Devant elle s'étendaient un gazon extrêmement bien entretenu et de magnifiques plates-bandes de fleurs. Billy ignorait de quelles variétés de

fleurs il s'agissait et supposait que Vanja n'était pas là pour des raisons botaniques.

— Alors, comment ça se passe ?

Vanja sursauta. Elle ne l'avait pas entendu arriver.

— Il n'a pas laissé de carte de visite, si c'est ça que tu veux dire.

— OK...

Billy recula d'un pas. Vanja réalisa qu'elle avait été inutilement cassante. Peut-être que la question de son collègue ne portait même pas vraiment sur le travail. Mais après tout, il la connaissait. Très bien même. Il savait à quel point elle détestait ce genre de crime. Pas à cause du sang ni des abus sexuels, elle avait vu pire. Mais la victime était une femme.

Assassinée.

Dans sa propre maison.

Comme si elles ne couraient déjà pas assez de risques comme ça, les femmes se faisaient à présent violer et assassiner chez elles. Pas en sortant d'une discothèque ou d'un bar habillées de manière provocante, ni en traversant un tunnel ou un parc de nuit en écoutant leur iPod. Chez elles. Non contentes de ne plus pouvoir sortir librement, elles devaient désormais craindre pour leur vie à leur propre domicile.

— Mais j'ai trouvé ça, dit Vanja en se retournant pour rejoindre la terrasse.

Billy la suivit. Ils marchèrent sur les planches, passèrent devant les chaises de jardin en rotin disposées autour d'une table surmontée d'un parasol fermé, dont l'ensemble, d'après Billy, faisait plutôt penser à la terrasse d'un glacier qu'à du mobilier de jardin, puis ils s'assirent

sur les deux chaises longues en bois sur lesquelles les maîtres de maison avaient dû siroter des cocktails en profitant des derniers rayons de soleil de la journée.

— Là, dit Vanja en désignant la fenêtre tout à gauche.

Billy regarda à travers. Elle donnait sur la cave. Il y observa Torkel qui discutait avec Richard Granlund et l'équipe technique en train d'inspecter le reste de la maison, mais ce n'était sans doute pas ce que Vanja voulait lui montrer.

— Qu'y a-t-il ?

— Là, dit Vanja en pointant son doigt.

Elle était maintenant plus précise, et il comprit enfin de quoi il s'agissait. En fait, c'était juste devant son nez : une empreinte sur la vitre, de quelques centimètres de large, presque carrée avec un petit point en dessous. Le tout encadré par deux empreintes en demi-lune des deux côtés. Billy devina immédiatement de quoi il s'agissait. Quelqu'un – sûrement le meurtrier – avait épié l'intérieur de la maison en collant son visage et ses mains à la fenêtre, laissant des empreintes grasses sur la vitre.

— Il est grand, remarqua Billy en se penchant. Plus grand que moi.

— Si c'est bien lui qui a laissé ces empreintes, on pouvait le voir depuis la maison là-bas, déclara Vanja en désignant la maison voisine derrière les plates-bandes. Quelqu'un l'a peut-être remarqué.

Billy en doutait. En plein mois de juillet, un jour de semaine, à la mi-journée ? Les maisons alentour paraissaient vides, leurs propriétaires sans doute en vacances. Seuls quelques curieux intrigués par la présence des voitures de police s'étaient discrètement rendus dans leur

jardin pour faire semblant d'y travailler. Ce genre de quartier était plutôt désert pendant la période estivale. Ici, les gens avaient assez d'argent pour se payer une résidence secondaire, aller faire de la voile ou voyager à l'étranger. Est-ce que l'assassin le savait ? L'avait-il prévu ?

Probablement.

Ils allaient bien sûr interroger les voisins. Sonner à de nombreuses portes. Si la victime avait ouvert à son agresseur, comme Billy le supposait, il avait dû s'approcher par l'avant. Venir frapper à la porte de la terrasse n'aurait fait que susciter la méfiance, et aurait fortement diminué ses chances de pouvoir pénétrer dans la maison. Il avait donc dû entrer par le portail et traverser le jardin, à la vue de tous. Comme pour les autres meurtres. Là non plus, l'enquête de voisinage n'avait rien donné. Personne n'avait rien vu. Pas de voiture, pas de vélo, personne qui aurait demandé son chemin ou fait une proposition bizarre, qui aurait rasé les murs ou eu d'autres comportements étranges.

Rien ni personne.

Tout était comme d'habitude dans ce lotissement, à l'exception du fait qu'une femme y avait été sauvagement assassinée.

— Torkel veut qu'on retourne au commissariat, dit Billy. Avec un peu de chance, on trouvera le fil conducteur.

— De la chance, on en a vraiment besoin maintenant. Ce type est en train d'accélérer la cadence.

Billy acquiesça. Trois semaines s'étaient écoulées entre le premier et le deuxième meurtre. Et seulement huit jours entre le deuxième et le troisième.

Ils traversèrent ensemble le véritable jardin d'Éden qui n'avait pas jauni d'un centimètre carré malgré la chaleur et la sécheresse. Vanja regarda son collègue, qui marchait d'un pas lourd à côté d'elle, vêtu d'un sweat à capuche bleu foncé et portant un PC portable sous le bras.

— Je suis désolée de m'être défoulée sur toi tout à l'heure.

— Pas de souci. Peut-être que tu avais justement besoin de te défouler.

Vanja sourit. C'était tellement simple de travailler avec Billy.

La chambre à coucher.

L'homme gagna directement la commode située du côté de la fenêtre. Il y posa son sac de sport et ouvrit le premier tiroir. Il prit une chemise de nuit soigneusement pliée de la pile de droite, et la fourra dans son sac. De la pile de gauche, il tira une paire de Philippe Matignon Noblesse 50 Camello beige, et la fit également disparaître dans son sac de sport noir. Il fit glisser la fermeture Éclair et posa le sac dans l'espace vide entre les deux piles. Il avait tout juste la place nécessaire.

Évidemment.

Puis, il referma le tiroir.

Il retourna dans la cuisine.

Il sortit un sac en papier grossièrement plié dans le placard à balais, et le déplia en gagnant le réfrigérateur. Dans la porte de ce dernier se trouvaient une canette de soda de trente-trois centilitres ainsi qu'un paquet de biscuits fourrés au chocolat de la marque "Marie". Le bac à légumes renfermait des bananes. Il en sortit deux, et les mit dans le sac avec la canette de soda, les biscuits, ainsi qu'un autre biscuit au chocolat qu'il avait pris sur une autre étagère. Il ouvrit une troisième fois le tiroir

sous l'évier et saisit une bouteille en plastique qui avait un jour contenu du chlore. Il perçut une légère odeur de produit désinfectant lorsqu'il la plaça à son tour dans le sac avant de poser le tout par terre, juste à côté de la porte d'entrée.

Il se retourna et balaya l'appartement du regard. Le silence. Pour la première fois depuis plusieurs heures. Il avait accompli son rituel. Il avait fini, et il était prêt.

Pour la prochaine.

La quatrième.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

Il était minuit passé quand Vanja entra dans la salle de réunion. Six chaises disposées autour d'une grande table ovale trônant au milieu d'une pièce à la moquette gris-vert. Un pupitre de commande pour les discussions de groupe et les vidéoconférences ainsi qu'un projecteur placé juste au-dessus de la table vide, hormis une bouteille d'eau minérale et quatre verres. Pas de baies vitrées donnant sur les autres bureaux. Pas de vis-à-vis. Sur l'un des murs se trouvait un tableau blanc sur lequel Billy affichait toujours tous les nouveaux documents concernant l'affaire en cours. Quand Vanja franchit le seuil, il était en train d'accrocher une photo de Katharina Granlund. Elle prit place sur une chaise et disposa trois dossiers devant elle.

— Qu'est-ce que tu avais prévu de faire ce soir ?

Cette question surprit Billy. Il s'attendait plutôt à ce qu'elle lui demande des renseignements sur l'affaire. S'il avait pu établir un lien entre les trois victimes par exemple. S'il avait pu avancer. Ce n'était pas que Vanja ne s'intéressait pas à ses collègues, mais elle était une inspectrice très ambitieuse et avait pour habitude d'éviter

tout blabla superflu et autres conversations personnelles dans le cadre de son travail.

— J'étais au théâtre de plein air, répondit Billy en s'asseyant à côté d'elle. Je suis parti à l'entracte.

Vanja lui jeta un regard mêlé de surprise et d'incrédulité.

— Depuis quand tu vas au théâtre ?

C'était vrai. Les rares fois où Billy et Vanja parlaient d'autre chose que du travail, Billy avait toujours soutenu que le théâtre était un art "mort" qui aurait dû s'éteindre dès la naissance du cinéma, tout comme l'automobile avait fait disparaître les voitures à cheval.

— J'ai rencontré une femme, j'y suis allé pour lui faire plaisir.

Vanja sourit. Évidemment, il y avait une femme là-dessous.

— Je ne sais pas si j'ai passé le test. Elle a dû me réveiller pendant le premier acte... Et toi, qu'est-ce que tu faisais ?

— Rien, j'étais à la maison, je lisais des rapports sur Hinde.

Ce qui les ramenait à la raison pour laquelle ils étaient à présent assis à cette table, dans ce commissariat quasi désert du quartier de Kungsholmen, en plein milieu de la nuit.

Trois quarts d'heure plus tard, ils devaient se rendre à l'évidence : l'enquête piétinait plus que jamais. Il n'y avait absolument aucun lien entre les victimes. Elles n'avaient pas le même âge, n'avaient pas fréquenté les mêmes écoles, ne travaillaient pas dans la même branche. Elles ne faisaient pas non plus partie des mêmes clubs ou associations, n'avaient aucun loisir en commun, et

leurs maris ou ex-maris ne semblaient avoir aucun rapport entre eux. Elles n'avaient par ailleurs aucun contact commun sur Facebook ou sur d'autres réseaux sociaux.

Elles ne se connaissaient pas.

N'avaient aucun point commun.

En tout cas, aucun que Vanja et Billy aient pu découvrir à ce jour.

Déçu, Billy referma son ordinateur portable et se renversa sur le dossier de sa chaise, épuisé. Vanja se leva, traversa la pièce et s'arrêta devant le tableau. Elle observa les photos des trois femmes. Chacun des clichés, les montrant parfois vivantes, parfois mortes. Tout à droite, alignées à la verticale, se trouvaient les victimes de Hinde, assassinées dans les années 1990. La ressemblance avec les nouveaux clichés était effrayante.

— Ce sont des copies conformes.

— Oui, j'y ai pensé aussi. Comment a-t-il fait ? dit Billy en se levant pour rejoindre sa collègue. Tu crois qu'ils se connaissent tous les deux ?

— Pas nécessairement. Les anciennes photos ont été publiées.

— Où donc ? demanda Billy avec stupéfaction. Il avait peine à croire que des clichés aussi macabres aient pu être publiés dans la presse. De plus, en 1996, Internet n'était pas encore une source d'informations aussi inépuisable qu'aujourd'hui.

— Entre autres, dans les deux livres dont Sebastian est l'auteur, poursuivit Vanja en se tournant vers Billy. Tu les as lus ?

— Non.

— Tu devrais. Ils sont vraiment bons.

Billy répondit par un simple hochement de tête. Au regard de ce que Vanja pensait de Sebastian, cette remarque serait sans doute la seule chose positive qu'elle puisse dire à son sujet. Billy hésita à lui poser une autre question, vu l'heure tardive et l'agacement dont sa collègue avait fait montre au cours de la soirée. Mais il s'entendit dire :

— Tu crois que Torkel va faire appel à lui ?

— À qui ? À Sebastian ?

— Oui.

— J'espère que non.

Vanja retourna à sa place, fouilla parmi ses dossiers et se dirigea vers la porte.

— Mais on devrait absolument aller à Lövhaga pour rendre une petite visite à Hinde.

Elle ouvrit la porte, puis marqua un arrêt.

— On se voit demain. Tu peux appeler Torkel et lui raconter ce qu'on a trouvé, enfin, plutôt ce qu'on n'a pas trouvé ?

Sans attendre sa réponse, elle s'éclipsa, laissant Billy seul dans la salle. Il allait donc devoir annoncer la mauvaise nouvelle, bon gré mal gré. Comme d'habitude. Il jeta un œil à sa montre. Presque une heure du matin. Dans un grand soupir, il saisit son téléphone portable.

Sebastian fut réveillé par une main qui lui effleurait la joue. Il ouvrit les yeux, balaya brièvement la chambre à coucher inconnue du regard, puis il se retourna du côté gauche, tout en se repassant le film de la soirée précédente. Il avait suivi Vanja jusqu'à son appartement. L'avait vue y rentrer. Mais alors qu'il s'appêtait à quitter son poste d'observation habituel, elle était brusquement ressortie. Quelques secondes plus tard, une voiture de police était apparue, et elle s'y était engouffrée. Quelque chose venait de se passer.

On avait besoin de Vanja sur les lieux.

Lui, personne n'avait besoin de lui, nulle part.

Fatigué, il était rentré dans son appartement bien trop grand où il ne parvenait pas à trouver de répit. Il n'y avait qu'un seul moyen susceptible de l'aider à se calmer. Il avait donc parcouru le journal local à la recherche d'annonces d'événements prévus pour la soirée, et était tombé sur une conférence à l'université populaire. Le thème : "Jussi Björling : un ténor inoubliable". Il n'en avait strictement rien à secouer, mais en général, ce genre d'événement attirait majoritairement les femmes.

Après une seconde d'hésitation, il s'était installé à côté d'une quadragénaire visiblement venue seule, qui ne portait pas d'alliance. À la pause, il avait engagé la conversation avec elle. Puis il avait commandé un verre de boisson sans alcool. Avait poursuivi la conversation. Lancé une invitation à dîner. L'avait raccompagnée jusqu'à son appartement à Vasastan. Et l'avait baisée.

À présent, elle l'avait réveillé. Ellinor Bergkvist. Vendeuse dans les grands magasins Åhléns. Rayon des arts ménagers. Quelle heure pouvait-il bien être ? Dehors, il faisait déjà jour, mais en plein milieu de l'été, cela ne voulait rien dire. Ellinor était allongée en face de lui, sur le côté, le coude enfoncé dans son oreiller et la tête appuyée sur sa main. Elle passait les doigts de son autre main sur son visage. Une posture qu'elle avait sans doute vue dans une comédie romantique. Charmant dans un film, mais extrêmement énervante dans la réalité. Une mèche rebelle de ses cheveux cuivrés tombait par-dessus l'un de ses yeux, et elle offrit à Sebastian un sourire sans doute supposé avoir l'air "mutin" tandis qu'elle passait son doigt sur son nez en exerçant une pression un peu plus forte.

— Bonjour, mon petit loir.

Sebastian soupira. Il ne savait pas ce qui était pire : qu'on lui parle comme un bébé après une nuit de sommeil bien mérité, ou se réveiller dans cette ambiance de fausse complicité romantique. Sans doute, la dernière option.

Dès la petite promenade qui les avait menés jusqu'à son appartement, il avait deviné que cette aventure allait se terminer comme ça. Elle lui avait pris la main et l'avait serrée – très fort. Pendant tout le chemin. Ils

devaient ressembler au cliché du couple amoureux faisant une virée romantique dans les rues de Stockholm. Cinq heures après leur rencontre, Sebastian avait pensé à faire marche arrière et à prendre la tangente, mais il trouvait qu'il avait déjà gaspillé bien trop d'énergie et de temps pour renoncer à ce dont il avait absolument besoin.

Bien qu'il se soit monstrueusement ennuyé au lit et n'ait fait que le minimum syndical, cela lui avait au moins permis de trouver le sommeil pour quelques heures. C'était déjà ça. Sebastian tourna la tête pour éloigner son nez de ce doigt envahissant. Il se racla la gorge.

— Quelle heure est-il ?

— Six heures et demie. Enfin, je crois. Qu'est-ce que tu as prévu aujourd'hui ?

Sebastian poussa un nouveau soupir.

— Malheureusement, je dois travailler.

Un mensonge. Il ne travaillait pas. Cela faisait déjà des années qu'il ne travaillait plus, hormis une courte mission au sein de la brigade criminelle de Västerås quelques mois auparavant. Et il n'y avait pas de raison que cela change. De toute façon, il n'avait envie de rien, et surtout pas de rester avec Ellinor Bergkvist.

— Tu crois que tu aurais dormi jusqu'à quand si je ne t'avais pas réveillé ?

C'était quoi, cette question idiote ? Comment pouvait-il le savoir ? Il aurait sans doute été réveillé par un cauchemar, rares étaient les nuits où il n'en faisait pas – mais on ne pouvait jamais prévoir à l'avance ce qu'ils contiendraient. Il n'avait d'ailleurs aucune intention de lui en parler. Il avait l'intention de partir. De quitter cet appartement et Vasastan, au plus vite.

— Je ne sais pas, jusqu'à neuf heures peut-être.

— Deux heures et demie.

Et voilà que son index était de retour, parcourait son front, l'aile de son nez, ses lèvres. Un contact bien plus intime que celui qu'ils avaient eu quelques heures auparavant. Sebastian se surprit à mettre en suspens ses projets d'évasion.

— Si tu n'as pas l'intention de continuer à dormir, ça veut dire qu'on a encore deux heures pour faire autre chose avant que tu n'aïilles travailler.

Son doigt poursuivit son parcours, passant sur son menton, son cou, son torse jusque sous la couette.

Sebastian croisa son regard. Ses yeux verts. Le gauche avait une tache marron dans l'iris. Une tache qui faisait croire qu'il avait une fuite, ou était en train de déborder. La main poursuivit sa descente.

Tout compte fait, il y avait quand même une chose que Sebastian avait envie de faire avec Ellinor Bergkvist.

Petit-déjeuner.

Comment avait-elle fait pour l'amener jusque-là ?

Comment était-elle parvenue, mine de rien, à lui soutenir cette faveur dans un moment de faiblesse post-coïtale ?

Dans la cuisine, la fenêtre ouverte donnait sur la cour, mais n'atténuait en rien la chaleur qui régnait dans l'appartement. Dehors, à part une moto qui passa en pétaradant, tout était calme. Sebastian se demandait quel jour on pouvait bien être, tout en parcourant du regard la table garnie de victuailles. Du yaourt, deux sortes de corn-flakes, un jus de fruits pressés, du fromage, du jambon, de la saucisse à tartiner, ainsi que du melon, des tomates, du concombre et du poivron émincés. Se pouvait-il qu'on soit mercredi ? Ou mardi ? L'odeur de pain chaud emplissait la pièce quand Ellinor sortit la plaque du four où avaient cuit des petits pains qu'elle plaça dans une serviette avant de déposer le tout dans une corbeille en osier. Avec un sourire, elle la posa sur la table, avant de retourner près de l'îlot placé au milieu de la grande cuisine. Sebastian n'avait pas faim. La bouilloire cliqueta, et Ellinor accourut pour verser de l'eau chaude dans la tasse posée devant lui. Sebastian observa l'eau virer

au brun foncé sous l'effet du contact avec les grains de café instantané. Ellinor interpréta visiblement ce regard comme une critique.

— Je suis désolée, je n'ai que du café lyophilisé. En fait, d'habitude, je ne bois que du thé.

— Pas de problème...

Elle versa également de l'eau dans sa propre tasse et se leva pour remettre la bouilloire en place, mais elle s'arrêta à mi-chemin.

— Tu veux du lait ?

— Non.

— Je peux aussi en réchauffer, si tu veux. Pour te faire un café latte.

— Non, ce n'est pas la peine, merci.

— Tu es sûr ?

— Oui.

— OK.

Elle sourit, prit place en face de lui et saisit un sachet de thé citron-gingembre qu'elle plongea dans sa tasse. Elle tira plusieurs fois sur le fil avant de replonger le sachet dans l'eau. Elle chercha le regard de Sebastian et lui sourit. Il esquissa une moue qui, au sens large, aurait pu être interprétée comme un sourire, puis il tourna la tête. Il ne voulait pas être ici. D'habitude, il tentait d'éviter de se retrouver dans ce genre de situation. Et à présent, il se souvenait pourquoi. Il ne supportait pas ce sentiment de pseudo-complicité, cette illusion d'appartenance alors même qu'ils n'allaient plus jamais se revoir – en tout cas, en ce qui le concernait. Il fixa un point sur le réfrigérateur et laissa voguer ses pensées tandis qu'Ellinor remuait silencieusement sa cuillère de miel dans

son thé. Elle prit un petit pain dans la corbeille, le coupa dans le sens de la longueur, le beurra, puis le garnit d'une tranche de fromage, d'une tranche de jambon et de deux morceaux de poivron jaune. Elle mordit ensuite dans sa tartine, puis considéra Sebastian en mastiquant. Il fixait toujours un point derrière elle.

— Sebastian ?

Il sursauta et la considéra d'un air interrogateur.

— À quoi penses-tu ?

Il était déjà parti très loin. Encore. Là où ses pensées l'emmenaient toujours. Vers l'idée qui occupait désormais tout son cerveau en état d'éveil. Pourtant, c'était un sentiment inconnu pour Sebastian : l'obsession. Même quand il était très engagé professionnellement et au sommet de sa carrière, il avait toujours eu du mal à chasser les pensées négatives. Quand une affaire occupait trop son esprit, il s'efforçait tout simplement de ne pas y penser. Il faisait autre chose. Pour se replonger dans le travail avec encore plus d'efficacité.

Sebastian Bergman était un homme qui ne perdait jamais le contrôle. Rien ni personne ne lui faisait perdre le contrôle. Du moins, autrefois.

À présent, il avait changé.

La vie l'avait malmené. Détruit.

Pas une seule fois, mais deux.

Il n'avait pas encore digéré la catastrophe qui avait détruit sa vie, ce Noël-là, en Thaïlande, quand il avait débarqué à Västerås trois mois auparavant. Il avait eu pour seul objectif de vider puis de vendre la maison de ses parents, et c'était là qu'il avait découvert des lettres. Une correspondance adressée à sa mère datant de 1979,

venant d'une femme qui disait être enceinte de lui. Des lettres qu'il n'avait jamais reçues. Mais une fois qu'il les avait découvertes, il avait tout mis en œuvre pour retrouver celle qui les avait écrites. Les ex-collègues de Sebastian à la brigade criminelle nationale se trouvaient justement à Västerås à ce moment-là, et il s'était invité dans l'enquête pour avoir la possibilité de fouiller dans les registres de la police. Il voulait un visage.

Une adresse.

Une certitude.

Et il avait effectivement eu ce qu'il voulait. Au numéro 12 de la rue Storskärsgatan, une femme lui avait ouvert la porte. Anna Eriksson. Il avait eu sa confirmation. Oui, il avait bien une fille. Mais elle ne devait jamais apprendre que Sebastian était son père. Car elle avait déjà un père. Valdemar Lithner. Qui, lui, savait que Vanja n'était pas sa fille biologique.

C'est pourquoi Sebastian ne devait jamais rencontrer sa fille. Cela détruirait tout. Et tout le monde. Sebastian avait donc dû lui promettre de ne jamais tenter de la retrouver.

Seulement, il y avait un problème.

Ils s'étaient déjà rencontrés.

Et même plus que ça. Ils avaient travaillé ensemble.

À Västerås. Lui et Vanja Lithner. Enquêtrice à la brigade criminelle nationale. Intelligente, énergique, efficace, forte.

Sa fille.

Il avait à nouveau une fille.

Depuis, il l'avait littéralement prise en filature. Il ne pouvait pas se l'expliquer. Il fallait seulement qu'il la

voie, sans plus. Il ne se montrait jamais. D'ailleurs, que pouvait-il lui dire ?

Il jeta un regard à Ellinor, qui venait de lui demander gentiment à quoi il pensait, et lui fournit la réponse qui aurait sans doute le moins de conséquences possibles : "Rien."

Ellinor hocha la tête. Elle était manifestement satisfaite de sa réponse, ou bien tout simplement contente d'avoir à nouveau son attention. Sebastian saisit une tranche de melon. Ça, il arriverait bien à l'avaler.

— Sur quoi tu travailles, en fait ?

— Comment ?

Une réponse sèche, pour ne pas dire agressive, mais il valait mieux recadrer les choses dès maintenant. Sebastian n'avait absolument aucune envie que ce petit-déjeuner déjà difficile à supporter se mue en conversation de présentation. Ils en savaient assez l'un sur l'autre. Elle savait déjà qu'il s'appelait Sebastian Bergman, qu'il était psychologue et qu'il écrivait des livres. Il avait délibérément évité toute autre question sur sa vie privée, et avait su détourner la conversation en faisant mine de porter de l'intérêt à Ellinor.

— Tu as dit que tu devais travailler, poursuivit-elle. Mais on est en plein mois de juillet, et la plupart des gens sont en vacances. Je me suis donc demandé sur quoi tu travaillais.

— J'écris une sorte de... rapport.

— Sur quoi ?

— C'est une... sorte d'enquête de suivi. Pour l'école de police.

— Je croyais que tu étais psychologue ?

— Je le suis, mais je travaille de temps en temps pour la police.

Elle opina de la tête. But une gorgée de thé et se coupa une tranche de pain.

— Tu dois le rendre quand ?

Mon Dieu, qu'elle arrête cet interrogatoire.

— Dans deux semaines environ.

Ces yeux verts. Elle savait pertinemment qu'il mentait. Mais il n'en avait que faire. Cela lui était complètement égal de savoir ce qu'elle pensait de lui, mais il était mal à l'aise de prendre le petit-déjeuner avec elle comme si de rien n'était, alors qu'ils savaient tous les deux que cela n'était qu'une simple mise en scène. Une chimère. Mais c'en était assez maintenant. Il recula sa chaise.

— Je dois y aller.

— Je t'appelle.

— OK...

La porte se referma dans un clic derrière Sebastian. Ellinor resta assise et tendit l'oreille pour entendre ses pas. Il avait pris l'escalier. Elle savait qu'il descendrait à pied. Elle resta assise jusqu'à ce qu'elle n'entende plus rien, puis se leva et retourna dans la chambre à coucher. À la fenêtre. S'il traversait la route et tournait à gauche, elle pourrait l'apercevoir. Mais il n'en fit rien.

Ellinor se laissa alors tomber sur le lit défait. Se coucha du côté de Sebastian. Remonta sa couette sur ses oreilles, plongea son nez dans son coussin et inspira profondément. Puis elle retint son souffle pour garder son odeur le plus longtemps possible en elle.

Pour le garder.

L'immeuble où habitait Vanja était perché sur une colline en face du port de Frihamnen. Sebastian était quasiment sûr qu'elle avait un appartement de trois pièces. Enfin, aussi sûr qu'on pouvait l'être en l'observant depuis une petite butte située à une centaine de mètres de là. L'appartement occupait un immeuble jaune clair de style fonctionnaliste. Sept étages. Vanja habitait au quatrième. Rien ne semblait bouger dans l'appartement. Peut-être dormait-elle encore. Cela ne le dérangeait pas de ne pas pouvoir la voir. En fait, il était plutôt venu parce qu'il n'avait nulle part d'autre où aller.

Il y a quelques semaines encore, c'était bien différent.

Il s'était mis en tête qu'il devait absolument la voir. Voir ce qu'elle faisait. C'est pourquoi il avait décidé de chercher un meilleur point de vue que celui qu'il avait depuis la butte. Il avait donc essayé de grimper sur un des grands arbres qui se trouvaient en contrebas. Il avait gravi les premiers mètres avec une aisance étonnante. En s'agrippant à quelques branches au-dessus de lui, il avait continué son ascension. Encouragé par ce succès, il avait trouvé après quelques tâtonnements une branche assez stable, et s'était hissé de nouveau. Le soleil

perçait à travers le feuillage, et les feuilles dégageaient une bonne odeur de frais. Soudain, il s'était senti comme un enfant parti à l'aventure. À quand remontait la dernière fois qu'il avait grimpé à un arbre ? De nombreuses, très nombreuses années. Mais il était doué pour ça autrefois.

Il était souple.

Rapide.

Son père ne l'y avait jamais encouragé. Il avait toujours été d'avis que Sebastian devait se confronter à des défis intellectuels et développer sa créativité et son don pour la musique. Sa mère s'occupait de sa garde-robe. Aucun d'entre eux n'appréciait particulièrement de le voir grimper aux arbres, et c'était pour cela qu'il le faisait très souvent. Le plus souvent possible. Il retrouvait à présent cette sensation de risque, ce goût de l'interdit.

Au bout d'un moment, il avait regardé en bas et compris qu'il aurait du mal à redescendre. En tout cas, sain et sauf. La souplesse et la rapidité n'étaient plus vraiment ses qualités principales. À peine avait-il pris conscience de sa situation effrayante que sa veste s'était prise dans une branche pointue, et il avait perdu l'équilibre. Le petit garçon parti à l'aventure redevint subitement un homme d'âge mûr en mauvaise condition physique, suspendu à un arbre, à quelques mètres de hauteur, les bras saturés d'acide lactique. Sebastian s'était vu obligé d'abandonner ses rêves d'aventure et sa veste pour se raccrocher au tronc d'arbre et se laisser glisser, ou plutôt tomber jusqu'à ce que les dernières branches l'arrêtent dans sa chute. Les jambes tremblantes, il avait enfin pu regagner le sol, avec une veste déchirée et de longues éraflures brûlantes sur l'intérieur des jambes.

Après cette aventure, il s'était contenté de rester à son poste d'observation habituel pour surveiller l'appartement.

C'était bien suffisant.

Suffisamment frappadingue.

Sans compter ce qui se serait passé si Vanja avait regardé par la fenêtre à ce moment-là et l'avait aperçu suspendu à un arbre juste sous son nez.

Vu de l'extérieur, son appartement semblait confortable. Des rideaux modernes. Des fleurs rouges et blanches sur le rebord de la fenêtre. Des luminaires avec gradateur de lumière à la fenêtre. Un balcon exposé nord-est où, par beau temps, elle pouvait boire son premier café de la journée entre sept heures vingt et sept heures quarante-cinq. Sebastian était alors toujours obligé de se cacher derrière un buisson de genévrier. Sa fille aimait manifestement avoir ses habitudes. Elle se levait tous les matins à sept heures, et à neuf heures le week-end. Les mardis et jeudis, elle faisait un jogging avant le travail. Six kilomètres. Le double le week-end. Elle rentrait souvent tard, et jamais avant vingt heures. Elle sortait rarement, et quand c'était le cas, seulement pour boire un verre. Une ou deux fois par mois, avec quelques copines. D'après ce qu'il avait pu observer, il n'y avait pas d'homme dans sa vie. Elle dînait chaque jeudi chez ses parents, rue Storskärsgatan. Elle y allait seule, mais Valdemar Lithner la raccompagnait souvent chez elle.

Le papa.

Ils étaient très proches, c'était évident quand on les voyait se promener ensemble. Ils riaient beaucoup et se serraient toujours fort avant de se quitter. Avant qu'elle

n'entre dans l'immeuble, il déposait un baiser sur son front. Toujours. C'était la signature de leur relation. L'image aurait pu être idyllique si on oubliait une chose : son vrai père était caché un peu plus loin et observait la scène. C'étaient les moments qui faisaient le plus mal à Sebastian. Un mal étrange.

Pire que la jalousie.

Plus intense que la jalousie.

Plus difficile à supporter que tout autre sentiment.

C'était le mal d'entrevoir une vie qu'il n'avait jamais vécue.

L'idée lui était venue deux semaines auparavant, quand Sebastian avait vu Vanja et Valdemar déjeuner dans un restaurant italien près du commissariat. Ce n'était pas une idée très glorieuse. Loin de là. Mais elle lui avait fait du bien. Du moins sur le moment.

Avec le temps, sa jalousie envers Valdemar s'était muée en colère qui elle-même avait fait place à la haine. Une haine dirigée contre cet homme grand, mince et élégant qui avait le droit d'être si proche de sa fille. Ces marques d'affection, ces baisers auraient dû revenir à Sebastian. C'était lui qu'elle aurait dû aimer.

Lui !

Et personne d'autre !

Sebastian avait déjà envisagé plusieurs fois de tout lui dire, mais il avait toujours changé d'avis à la dernière seconde. Il espérait pouvoir se rapprocher d'une manière ou d'une autre de Vanja pour lui dévoiler la vérité plus tard, une fois qu'ils auraient établi une relation de confiance. Il pourrait alors sûrement passer plus de temps avec elle. Faire sa connaissance. Peut-être lui

reprocherait-elle de lui avoir menti, mais ce n'était pas cela qui empêchait Sebastian de réaliser ses plans. Son plus grand problème était que cela allait sans doute détruire la relation de Vanja avec Valdemar, peu important la manière dont il lui raconterait la vérité. Et elle le haïrait pour cela. Elle ne le portait déjà pas particulièrement dans son cœur.

Quand il s'agissait de Vanja, rien n'était simple.

À moins qu'elle ne commence elle-même à avoir des doutes sur son faux père. C'était sans doute la seule solution. Sebastian devait trouver le moyen de pousser Vanja à faire tomber elle-même Valdemar du piédestal sur lequel il avait eu le culot de se placer. Ce n'était sans doute pas impossible. Si seulement elle apprenait des détails sur son père, des infos plutôt gênantes. Des secrets qui entacheraient son image immaculée et l'amèneraient à remballer son auréole. Rien ne pouvait mieux troubler une image bien ancrée que ses propres découvertes et expériences. Sebastian le savait. C'est pourquoi les faits étaient toujours beaucoup plus importants que les mots, et rien n'était plus marquant que ses propres découvertes.

C'était une telle découverte qui devait conduire à semer le doute sur la personne de Valdemar.

L'amener à se demander s'il était vraiment le père parfait, ou autre chose. Quelque chose de bien pire.

Si Sebastian pouvait aiguiller Vanja dans ce sens, cela la plongerait sans doute dans la déception, et elle sombrerait dans le désespoir. Vanja se sentirait trahie et abandonnée, et peut-être disponible pour la vérité, ce qui lui permettrait à lui d'entrer en scène. Peut-être même

serait-elle contente d'apprendre la vérité. De se découvrir un père jusque-là resté discret qui l'attendait les bras ouverts. À ce moment-là, peut-être qu'elle s'y réfugierait, aurait besoin de lui. Quand son monde se serait écroulé. Quand elle serait prête.

Il était fier de son plan. Bien ficelé, compliqué à mettre en œuvre, mais s'il réussissait, il changerait sa vie.

Pour cela, il allait devoir faire des recherches. Personne n'était parfait. Tout le monde avait quelque chose à cacher. Il fallait juste le débusquer. Et le présenter le mieux possible.

En même temps, le plan de Sebastian était si maléfique qu'il avait lui-même eu une seconde d'hésitation. Car s'il venait à se savoir qu'il avait contribué à jeter l'opprobre sur Valdemar, toutes ses chances de pouvoir nouer une relation avec Vanja seraient anéanties. Par contre, si le plan fonctionnait, il obtiendrait le tournant tant attendu.

Dans l'entrée, juste en face du restaurant italien, il avait décidé que le jeu en valait la chandelle. Vanja valait la peine de prendre tous ces risques.

Et puis, de toute façon, il n'avait rien d'autre dans sa vie.

Ayant balayé tous ses doutes, il était rentré chez lui et avait sorti un numéro de téléphone qu'il n'avait plus composé depuis de nombreuses années. C'était le numéro d'un ancien commissaire qui était le parfait contraire de Torkel : impulsif, sans scrupules, prêt à marcher sur des cadavres.

Il avait été évincé de la brigade criminelle nationale quand on avait découvert qu'il avait espionné son ex-femme et placé de fausses preuves pour faire inculper

son nouveau compagnon d'usage de stupéfiants – dans le but d'obtenir la garde des enfants. Il était exactement l'homme de la situation pour Sebastian.

Trolle Hermannsson.

Trolle avait décroché au bout de la neuvième sonnerie. Il avait immédiatement voulu évoquer de vieux souvenirs, mais Sebastian avait montré son désintérêt et lui avait brièvement exposé les raisons de son appel. Il avait conclu son explication en lui proposant quelques billets de mille en guise de dédommagement, ce que Trolle avait refusé. Il était visiblement content d'avoir quelque chose à faire. Sebastian devait lui laisser deux ou trois jours.

C'était il y a deux semaines.

Depuis, Trolle avait essayé plusieurs fois de le joindre, mais Sebastian avait toujours ignoré ses appels. Il était resté prostré dans son appartement, entendant le téléphone qui sonnait et sonnait encore. Seul Trolle laissait sonner aussi longtemps, il le savait. Mais Sebastian n'était plus certain de vouloir connaître le résultat des recherches de Trolle. S'il persévérait dans cette voie, lui resterait-il encore des limites qu'il ne franchirait pas ?

Mais la résignation semblait dorénavant l'emporter. Les heures passées sur la butte devant chez Vanja. Le sexe. Aujourd'hui avec Ellinor, hier et demain avec une autre. Son appartement vide. Sa vie vide. Il devait faire quelque chose. Peu importait quoi. Il avait besoin de changement. Il sortit donc son téléphone de sa poche et composa le numéro.

Trolle décrocha dès la troisième sonnerie.

— J'étais en train de me demander quand tu allais appeler, dit-il d'une voix ensommeillée.

— J'avais pas mal de choses à faire, répondit Sebastian en s'éloignant de l'appartement de Vanja, le portable vissé à l'oreille. J'étais en déplacement.

— Inutile de mentir. Tu l'as suivie. La fille.

Sebastian se crispa, avant de réaliser qu'il parlait de la fille de Valdemar. Évidemment.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que je suis meilleur que toi.

Sebastian pouvait presque imaginer l'air satisfait qui était vraisemblablement en train d'illuminer le visage de son ancien collègue à l'autre bout du fil.

— Je ne t'ai pas demandé de vérifier ça, rétorqua Sebastian, piqué au vif.

— Je sais, mais je suis consciencieux. Un ex-flic, quoi.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Pas mal de choses. Mais rien de négatif. Ce type a l'air d'être un véritable saint.

Trolle marqua une pause pendant laquelle Sebastian l'entendit fouiller parmi des papiers qui devaient sans doute être éparpillés devant lui dans un chaos innombrable.

— Ernst Valdemar Lithner. Né en 1953 à Göteborg, précisa Trolle en reprenant le combiné. Il a commencé à étudier à l'université technique, mais s'est ensuite inscrit à la faculté d'économie. En 1981, mariage avec Anna Eriksson. Qui, d'ailleurs, n'a pas pris son nom. Pas d'ex-femme ni d'enfants. Pas de casier judiciaire. Il a longtemps travaillé dans l'audit. En 1997, il a changé de métier et a créé diverses entreprises allant de la comptabilité au conseil fiscal. Il devait sans doute bien gagner sa vie, car il a financé l'apport pour l'appartement de sa fille

et s'est acheté une grande résidence secondaire à Vaxhom l'année suivante. Pas de maîtresse ni d'amant, d'après ce que j'ai pu constater. Mais j'ai chargé un type de pirater son ordinateur, peut-être qu'on va finir par trouver quelque chose. Il est tombé malade l'année dernière.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Des cellules anormales dans ses poumons, tu vois ce que je veux dire. Le cancer, qui finit toujours par nous rattraper. De quoi est morte ta mère, d'ailleurs ?

Sebastian ignora délibérément cette provocation, qui lui signifiait que le policier en avait profité pour passer également sa vie à lui à la loupe ces dernières semaines. Mais malgré la chaleur, il eut un frisson. Valdemar avait eu le cancer ? Ce n'était pas possible. L'homme qui lui avait volé sa fille semblait débordant de vie. Mais peut-être n'était-ce qu'un masque qu'il arborait pour préserver sa fille ?

— Il a été déclaré en rémission au mois de février, poursuit Trolle. Enfin, si tant est qu'on puisse réellement se remettre de cette maladie. Mon contact à l'hôpital de Södermalm n'a pas accès au dossier médical, mais il a pu voir que seules des visites de contrôle sont prévues pour les mois prochains, ce qui montre qu'il est sûrement hors de danger pour l'instant.

Déçu, Sebastian marmonna entre ses dents :

— OK... autre chose ?

— Non, pas directement. J'ai pas mal de paperasse, ici. Ça t'intéresse ?

— Non, pas la peine. Il est blanc comme neige alors ?

— Jusqu'ici, oui. Mais je viens à peine de commencer. Je peux creuser bien plus profondément, si tu veux.

Sebastian réfléchit. C'était plus grave que prévu. Valdemar n'était pas seulement l'idole de sa fille. Il était en plus un survivant en convalescence. Un saint cancéreux, tout juste sorti de l'antichambre de la mort et retourné dans le giron familial.

Sebastian n'avait pas l'ombre d'une chance. Le train était parti.

— Non, non, pas la peine. Merci quand même. Je passerai t'apporter l'argent un de ces quatre.

Il raccrocha. Il allait devoir trouver un plan B.

Le troisième jour dans son nouveau métier. Il s'était enfin procuré un appareil permettant d'imprimer lui-même des étiquettes, et il était dans le couloir devant la plaque de métal indiquant le bureau du directeur de la prison. Il décolla le plastique transparent au dos de l'étiquette et la colla. Elle était un peu de travers, mais cela importait peu. Pourvu que l'inscription soit bien lisible :

THOMAS HARALDSSON
Directeur du centre pénitentiaire

Il recula d'un pas, et contempla l'écriteau avec un sourire satisfait.

Nouveau job.

Nouvelle vie.

Quand il avait posé sa candidature pour le poste quelques mois auparavant, il n'aurait jamais cru avoir une chance de l'obtenir. Pas par manque de qualification, mais parce que rien n'allait comme prévu dans sa vie à ce moment-là. Il avait eu des problèmes au commissariat et ne s'entendait pas avec sa nouvelle chef, Kerstin Hanser, et pour être honnête, il sentait sa carrière

prendre une voie de garage. Principalement à cause de Hanser d'ailleurs, qui ne savait pas apprécier son travail à sa juste valeur et faisait tout pour le saboter, mais ce n'en était pas moins frustrant. Il se sentait toucher le fond. Même à la maison, la situation était plutôt tendue. Pas à cause de la routine ou d'un manque de sentiments, mais tout tournait autour d'une seule chose. Sa femme Jenny avait commencé un traitement contre l'infertilité, et sa seule préoccupation était de tomber enceinte. À toute heure du jour et de la nuit, toutes ses pensées se concentraient autour du thème de la fécondation, alors que les siennes étaient fixées sur Hanser, son travail et son amertume grandissante. Il n'avait plus vraiment goût à rien, et n'avait même pas osé espérer obtenir ce poste auquel il avait posé sa candidature à la fin de l'hiver, sans considération pour les pertes de salaire. Comme l'annonce indiquait que le poste ne serait pas à pourvoir avant l'été, il avait continué son travail à la police de Västerås comme si de rien n'était, et avait plus ou moins oublié cette candidature.

Et puis, il y avait eu ce jeune qui avait été tué, la brigade criminelle nationale s'en était mêlée et pour finir, il s'était retrouvé avec une balle dans le thorax. Enfin, c'était ce qu'il disait. Bien que son dossier médical indiquât "dans la partie inférieure de l'épaule". Quoi qu'il en soit, il avait dû être opéré, et il n'était pas encore tout à fait remis. En lissant l'étiquette portant son nom et sa nouvelle fonction, il sentit la cicatrice le tirailler.

Cette balle avait en quelque sorte marqué un tournant. Quand il s'était réveillé après l'opération, Jenny était assise à son chevet. Inquiète mais reconnaissante.

Reconnaissante qu'il soit encore en vie. Encore là. Il avait eu de la chance. La balle avait provoqué une fissure de la plèvre et une hémorragie pleurale ainsi qu'une perforation du poumon droit. Mais Haraldsson savait surtout que cela faisait très mal de se faire tirer dessus. Une fois rentré chez lui, il avait eu tout le temps d'imaginer comment il serait accueilli à son retour au commissariat. Sûrement que le préfet de police tiendrait un discours de bienvenue louant son intervention héroïque – peut-être recevrait-il aussi une petite médaille stipulant : blessé par arme à feu dans son service. Bien sûr, il y aurait du café et du gâteau, ses collègues lui taperaient doucement sur l'épaule en faisant bien attention à son thorax, et sûrement que tous voudraient savoir ce que ça faisait d'être si grièvement blessé et ce qu'il en pensait.

Mais son retour ne s'était pas tout à fait passé comme ça.

Pas de préfet de police, pas de discours, mais au moins, les filles de la réception avaient apporté un gâteau. Il y avait eu moins de tapes sur l'épaule et de questions que prévu, mais il s'imaginait tout de même que quelque chose avait changé. Il croyait qu'on lui témoignait un certain respect. Après tout, peu de policiers se faisaient tirer dessus en service, et il était statistiquement peu probable que cela se reproduise dans un futur proche, qui plus est à Västerås. Il avait donc en quelque sorte pris cette balle pour tout le reste de l'équipe. Pour la première fois depuis longtemps, il était vraiment heureux d'aller au travail. Malgré Hanser.

À la maison aussi, il y avait eu du changement. Sa relation avec Jenny était plus détendue, ils s'étaient

rapprochés, comme si la vie qu'ils menaient à présent était redevenue plus importante que celle qu'ils tentaient de construire. Ils faisaient toujours l'amour. Très souvent même. Mais surtout parce qu'ils voulaient partager leur intimité, ils en avaient besoin. Et c'était bien plus tendre, plus chaleureux, moins mécanique. Peut-être était-ce pour cela que ça avait fonctionné.

Près de cinq semaines jour pour jour après avoir été blessé, il avait été invité à un entretien pour le poste. Et le jour même, le test de grossesse de Jenny s'était révélé positif.

À partir de ce moment, le tournant s'était opéré.

Il avait obtenu le poste. Comme il allait l'apprendre plus tard, Hanser lui avait écrit une lettre de recommandation particulièrement élogieuse. Peut-être s'était-il trompé sur son compte. Bien sûr, ils avaient eu certains différends durant les années où il l'avait eue pour chef. Mais quand il s'était agi d'évaluer ses compétences et sa capacité à accomplir les missions demandées à Lövhaga, elle avait été assez professionnelle pour faire fi de son opinion personnelle et pour dire la vérité en louant ses compétences managériales et administratives.

Il avait entendu certaines mauvaises langues du commissariat prétendre qu'elle avait simplement voulu se débarrasser de lui, mais ce n'étaient que des envieux.

Ils l'enviaient, lui, le nouveau directeur du centre pénitentiaire, Thomas Haraldsson.

Il entra dans son bureau qui n'était certes pas immense mais rien qu'à lui. C'en était fini des déménagements incessants dans l'open space. Haraldsson s'installa confortablement dans son fauteuil derrière son bureau encore

très vide. Il alluma l'ordinateur. C'était son troisième jour de travail, mais il n'était pas encore vraiment dans le bain. C'était parfaitement normal. La seule chose qu'il avait faite jusque-là était de demander le dossier d'un détenu du quartier de haute sécurité, parce que la brigade criminelle nationale s'y était intéressée. Apparemment, ils avaient rappelé la veille. Haraldsson posa la main sur le dossier posé devant lui et se demanda s'il ne ferait pas mieux d'appeler Jenny. Sans raison particulière, juste pour l'entendre et lui demander comment elle allait. Ils se voyaient moins à présent. Lövhaga était tout de même à soixante kilomètres de Västerås, il fallait compter environ une heure de trajet en voiture. Cela faisait de longues journées. Jusqu'à présent, cela n'avait pas été un problème. Jenny irradiait littéralement de bonheur. Elle planait dans un monde où tout était possible. En pensant à elle, Haraldsson eut immédiatement le sourire aux lèvres et au moment où il s'apprêtait à l'appeler, on toqua à la porte.

— Entrez !

Haraldsson reposa le combiné. La porte s'ouvrit et une femme de cinquante ans environ, Annika Norling, son assistante, passa sa tête à l'intérieur.

— Vous avez de la visite.

— Qui est-ce ?

Haraldsson jeta un bref regard à l'agenda ouvert sur son bureau. Il avait son premier rendez-vous à treize heures. En avait-il oublié un ? Ou plutôt, Annika avait-elle oublié quelque chose ?

— La Crim', répondit Annika, ils ne se sont pas annoncés, précisa-t-elle comme si elle avait lu dans ses pensées.

Haraldsson jura entre ses dents. Il avait espéré que ses contacts avec la brigade criminelle nationale se résumeraient à quelques échanges téléphoniques, car il ne gardait pas un très bon souvenir de leur collaboration à Västerås. Ils ne l'avaient pas spécialement bien traité. Bien au contraire. Ils avaient tout fait pour l'écarter de l'enquête, bien qu'il ait plusieurs fois prouvé qu'il avait eu un flair particulier dans cette affaire.

— Qui est là ?

— Une femme qui s'appelle... Son assistante jeta un regard à son bloc-notes : Vanja Lithner, et un certain Billy Rosén.

Quand ils s'étaient rencontrés pour la première fois, Torkel avait affirmé à Haraldsson qu'il était un membre important de l'équipe, pour finalement l'évincer seulement vingt-quatre heures après le début de l'enquête. Un hypocrite. Haraldsson n'avait certes pas particulièrement envie de revoir Billy et Vanja, mais il n'avait pas vraiment le choix. Il jeta un regard vers la porte, où son assistante attendait toujours. Il allait demander à Annika de leur dire qu'il était occupé et les prier de revenir un autre jour. Plus tard. Peut-être dans quelques jours. Quand il aurait pris ses marques. Quand il serait mieux préparé. Pouvait-on demander à son assistante de mentir ? Haraldsson n'avait jamais eu d'assistante auparavant, mais il imagina que cela faisait partie de ses attributions. Sa mission consistait à lui faciliter son travail. Et s'il parvenait à échapper à cette entrevue avec la Crim', il ne s'en porterait pas plus mal.

— Dites-leur que je suis occupé.

— À faire quoi ?

Haraldsson lui jeta un regard interrogateur. Il n'y avait pas trente-six manières de s'occuper derrière un bureau.

— À travailler pardi ! Demandez-leur de revenir un autre jour.

Annika le considéra d'un air sceptique et referma la porte. Haraldsson tapa son mot de passe sur son clavier, se retourna et regarda par la fenêtre, en attendant le chargement de ses paramètres. Cela allait être une belle journée d'été.

On frappa à nouveau. Cette fois, il n'eut même pas le temps de dire "Entrez" que la porte s'était déjà ouverte sur Vanja, qui fit irruption dans le bureau. En voyant Haraldsson, elle s'arrêta si brusquement que Billy se cogna quasiment contre elle. L'expression de son visage trahissait clairement que la combinaison entre le lieu et la personne devant elle lui paraissait invraisemblable.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je travaille ici à présent, dit Haraldsson en se redressant sur sa confortable chaise de bureau. Je suis le directeur. Depuis quelques jours.

— C'est un remplacement ou quoi ? demanda Vanja, qui n'en revenait toujours pas.

— Non, c'est mon nouveau job. J'ai un poste ici maintenant.

— Ah bon...

Billy sentit que Vanja était sur le point de sortir un "Comment diable cela a-t-il pu se passer ?" ou quelque chose du même acabit, mais elle se reprit en lui exposant immédiatement les raisons de leur visite.

— Nous sommes ici pour Edward Hinde.

— J'avais compris.

— Et malgré tout, vous n'avez pas souhaité nous recevoir ?

Vanja était interloquée. Elle prit place sur la chaise des visiteurs, lui adressant un regard de défi.

— Il y a beaucoup de choses à faire quand on commence un nouveau travail, répondit Haraldsson en désignant son bureau tout en réalisant au même moment qu'il était en fait bien trop vide pour démontrer une énorme charge de travail. Mais je peux bien me libérer quelques minutes pour vous, poursuivit-il. Que voulez-vous savoir ?

— S'est-il fait remarquer ces derniers mois ?

— Comment par exemple ?

— Je ne sais pas... par un comportement étrange, un changement d'habitude, des sautes d'humeur. Quelque chose qui ne paraît pas normal.

— Pas à ma connaissance. En tout cas, rien n'est mentionné dans son dossier. Je ne l'ai pas rencontré. Pas encore.

Vanja hocha la tête, apparemment satisfaite de la réponse. Billy prit la parole.

— Quels moyens a-t-il de communiquer avec l'extérieur ?

Haraldsson prit le dossier posé sur son bureau et l'ouvrit. Il était content d'avoir eu la bonne idée de l'avoir rapporté de chez lui ce matin. Le fait qu'il ait le dossier devant lui à peine un jour après l'appel de la Crim' pour demander des renseignements sur Hinde montrait un incroyable esprit d'initiative.

— Ici, il est indiqué qu'il peut se rendre à la bibliothèque et consulter les journaux, les magazines et les livres. Et il a un accès limité à Internet.

— Limité à quel point ? demanda immédiatement Billy.

Haraldsson ne le savait pas. Mais il savait qui il devait appeler. Victor Bäckman, le responsable de la sécurité de Lövhaga, répondit dès la première sonnerie et promit de venir immédiatement. Tous trois attendirent dans le petit bureau vide et impersonnel.

— Comment va votre épaule ? demanda Billy au bout de presque une minute.

— Mon thorax, corrigea spontanément Haraldsson. Bien. Je ne suis pas encore complètement remis mais... ça va.

— Tant mieux.

— Oui...

Nouveau silence. Haraldsson se demanda s'il devait leur proposer du café, mais il ne parvint pas à se décider avant l'arrivée de Victor. C'était un homme grand portant une chemise à carreaux et un pantalon chino, et qui avait les cheveux courts et des yeux bruns ainsi qu'une barbe de mongol qui, lorsqu'ils se saluèrent, rappela immédiatement à Billy les Village People.

— Évidemment, pas de pornos, répondit Victor quand Billy reposa sa question au sujet de la limitation de l'accès à Internet. Le contrôle le plus strict possible. Nous l'avons programmée nous-mêmes.

— Les réseaux sociaux ?

— Aucun. Ils lui sont strictement interdits. Il n'a aucun moyen de communiquer avec l'extérieur avec son PC.

— Peut-on vérifier quels sites il a visités ? intervint Vanja.